

**Tout est parfait**  
**L'âge des tourments**  
*Tout est parfait*, Canada [Québec] 2008, 118 minutes

Jean-Philippe Desrochers

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58943ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2008). Review of [Tout est parfait : l'âge des tourments / *Tout est parfait*, Canada [Québec] 2008, 118 minutes]. *Séquences*, (254), 43–43.

## TOUT EST PARFAIT

### L'âge des tourments

Peu de films récents au Québec ont traité de l'adolescence. On s'est encore moins attardé à esquisser un portrait du quotidien des jeunes d'aujourd'hui. Premier long métrage d'Yves-Christian Fournier, ex-participant de La Course destination monde, *Tout est parfait* dresse un bilan sombre mais réaliste de la génération de demain.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Sujet tabou s'il en est, le suicide chez les jeunes mérite d'être abordé de front. Au risque de soulever la polémique, Yves-Christian Fournier et Guillaume Vigneault, qui signe ici son premier scénario, ont traité avec justesse des répercussions d'un pacte de suicide dans une petite communauté, en réussissant à esquisser les nombreux écueils qu'un tel sujet aurait pu occasionner, en évitant d'adopter un ton alarmiste ou moralisateur.

**En plus de donner la parole à une génération dont on néglige souvent, et à tort, l'importance de la voix, le film prouve le talent et le sérieux de la démarche de ses créateurs.**

Ce qui frappe le plus dans *Tout est parfait*, outre les scènes de suicide montrées sans pudeur, est l'incommunicabilité dans laquelle sont plongés les adolescents d'aujourd'hui. Le 21<sup>e</sup> siècle a beau être une époque où la communication est prédominante et omniprésente, force est d'admettre que les adolescents de *Tout est parfait* éprouvent de la difficulté à entrer en contact avec le monde qui les entoure.

Proche parent de Gus Van Sant sur le plan du traitement et de l'esthétique (sans toutefois adopter la même poésie visuelle et sans reproduire les somptueux travellings de l'auteur d'*Elephant* et de *Paranoid Park*), Fournier montre plus qu'il explique et c'est ainsi qu'il évite de sombrer dans les pièges du mélodrame, de la psychologie facile et de la morale grossière.

Le film a pour cadre une ville de banlieue anonyme, industrialisée et pauvre, qui devient l'écho de la souffrance que portent les âmes qui l'habitent. À ce titre, Fournier multiplie les plans de lieux désaffectés, de bâtisses en décrépitude et de terrains vagues. La carrière, endroit de rencontre des jeunes, devient un lieu d'exutoire pour eux, mais, de par sa nature, montre également l'impossibilité de se sortir du gouffre dans lequel ils s'embourbent.

Devant l'oppression de leur banlieue, les jeunes cherchent illusoirement un lieu de rencontre par l'utilisation du cellulaire, et une échappatoire dans le sexe, le skateboard, la musique, la fête et la drogue. Cependant, ces moyens ne parviennent guère à sauver les adolescents de leur désarroi ni à véritablement les faire entrer en communication. Seul le véritable amour permet d'entrevoir un peu de lumière, comme le suggère la dernière scène du film. On peut cependant regretter l'utilisation du très long ralenti, qui semble relever d'un choix purement esthétique.

Le montage du film s'articule autour de nombreux *flash-back* et de *flash-forward* qui donnent l'occasion au spectateur, par l'entremise du regard de Josh, de comprendre une part du mal de vivre qui a pu mener ses quatre amis à poser leur geste et les liens d'amitié qui unissaient les jeunes hommes.

Forts en contraste, les choix musicaux passent du hip-hop urbain (voix rauque de Buck 65) aux ballades country-folk de Cat Power et de Gillian Welch (voix douces et mélancoliques). Ces musiques illustrent les forces contradictoires — d'une part autodestructrices, de l'autre émancipatrices — qui animent les jeunes protagonistes du récit.



Le mal de vivre

Le pari audacieux d'avoir recours à des acteurs non professionnels ou à de jeunes acteurs qui en sont à leurs premières armes au grand écran s'est avéré un choix bénéfique pour le cinéaste. Les jeunes, avec le solide Maxime Dumontier en tête, sont tous convaincants, eux qui incarnent des personnages dont la réalité, on peut s'en douter, se rapproche de la leur. Normand D'Amour, qui campe le père d'un des jeunes suicidés, est particulièrement juste et intense, surtout lors de la scène où son personnage vient d'apprendre la mort de son fils. Le gros plan sur son visage dévasté, alors qu'il chante du bout des lèvres une berceuse pour enfant, témoigne avec force des douloureux souvenirs que font surgir la perte d'un enfant, poids insoutenable pour tout parent.

Bref, sans être une œuvre exempte de défauts, *Tout est parfait* augure bien pour la carrière de ses auteurs. En plus de donner la parole à une génération dont on néglige souvent, et à tort, l'importance de la voix, le film prouve le talent et le sérieux de la démarche de ses créateurs. Il ne serait donc pas surprenant de voir le film se trouver en nomination dans quelques catégories à la prochaine soirée des Jutra.

■ Canada [Québec] 2008, 118 minutes — Réal. : Yves-Christian Fournier — Scén. : Guillaume Vigneault — Images : Sara Mishara — Mont. : Yvann Thibaudeau — Mus. : Patrick Lavoie — Son : Michel Lecoufle, Olivier Calvert, Stéphane Bergeron — Dir. art. : David Pelletier — Int. : Maxime Dumontier (Josh), Chloé Bourgeois (Mia), Normand D'Amour (père de Thomas), Claude Legault (père de Josh), Pierre-Luc Brillant (psychologue), Marie Turgeon (mère de Josh), Anie Pascale (mère de Sacha), Niel Schneider (Sacha) — Prod. : Nicole Robert — Dist. : Alliance.